

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1855 \(18 mai - 10 novembre\) : Espérer la paix](#)[Item](#)[85. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

85. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Armée](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Révolution](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1855-09-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 4300, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 19

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

85 Val Richer, lundi 10 Sept 1855

Je regrette bien que vous ayez froid. Le froid ne vous vaut rien. J'admire toujours notre proverbe. " Le froid est un ennemi dangereux et le chaud un ami

incommode." Il fait frais ici, mais pas trop et avec un soleil superbe. J'en suis particulièrement content ce matin.

Les Broglie viennent déjeuner ici avec deux hôtes qu'ils ont chez eux. Il faut du beau temps, et de la promenade pour passer cinq ou six heures ensemble. Ou bien il faut n'être que deux.

Qu'arriverait-il, s'il arrivait une révolution à Naples et si les Murat remplaçaient là les Bourbon ? L'Autriche accepte-t-elle sans coup férir ? Le reste de l'Italie resterait-il tranquille ? Je ne le crois pas ; je crois que ce serait le commencement de la crise Européenne. Mais tout avorte de nos jours, les révoltes comme les gouvernements. Qui sait ? L'événement demeurerait peut-être simplement tout. Tout est possible dans un temps à la fois révolutionnaire et mou. Pourtant je répète que je ne le crois pas.

Le bulletin d'Havas tire de grandes conséquence de l'incendie de votre vaisseau le Marion, et le regarde comme l'avant coureur de la chute de Sébastopol. Nos bombes atteignent donc partout.

Onze heures

Assassins, ou fous, quelle abominable race aucune révolution ne peut les satisfaire, aucun gouvernement leur échapper. Ce serait à désespérer du genre humain si l'histoire ne nous montrait pas, à d'autres époques, la même odieuse folie, indomptable comme aujourd'hui et réussissant mieux qu'aujourd'hui. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 85. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1855-09-10

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/6781>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 25/06/2024 Dernière modification le 14/01/2026

les danses ou bien la autre cause,
l'Empereur a visité deux mécènes
après elle, a été étrange de l'accueillir
enthousiaste au théâtre, c'est
dans quel état est venue la
récitation le corps de pistolier
l'accompagnant a un accent audacieux
et l'Empereur bien matin. il
s'a pas été question de faire
rencontrer.

Viens fastidieux parti au matin
veincentement il a une visite plus
au seul Francesco. les trois
semaines vont être abominables
j'ose dire malade d'ennui
au lieu des extraites idem
bronchies, si non pas d'autre
tout cela.

adieu, adieu. J.

Val d'Isère. lundi 10 sept. 1855

Je regrette bien que vous voyez
froid. le froid ne vous rassure rien. J'admire
toujours notre proverbe, "Le froid est un
ennemi dangereux et le chaud un ami
incommode". Il fait froid ici, mais pas trop,
et avec un soleil superbe. J'en suis partie
cuisinierement, tout de matin, les braffes
viennent déjeuner ici avec leurs hôtes qu'ils ont
chez eux. Il fait du beau temps et de la
promenade pour passer cinq ou six heures
ensemble. Du bon il faut dire que deux.

Qu'arriverait-il s'il arrivait une révo-
lution à Naples et si le peuple remplac-
erait la le, Bourbon ? et l'Autriche accepte-
rait-elle sans coup férir ? Le reste de l'Italie
resteroit-il tranquille ? Je ne le crois pas,
je crois que ce devrait le commencement de
la crise européenne. Mais tout au sort de
nos joutes, les révolutions, comme les gouvernements.

Qui sait ? d'ici un moment dominerait peut-être
Simplement local. Tout ce possible dans un temps
à la fois révolutionnaire et mou. Pourtant je
répète que je ne le crois pas.

Le bulletin d'hier, lire les grands conséquenz
de l'incendie de notre vaisseau le Marien, et
le regarder comme l'avant couvent de la chute de
Sebastopol. Nos bombes atteignent donc partout.

ouvre hure

Assassin en fure, quelle abominable race ! aucune
résolution ne peut le satisfaire, aucun gouvernement
peut l'échapper. Ce serait à l'empêcher des germes
humains si l'histoire ne nous montrait pas, à
l'autre époque, la même abîme folie, indépassable
comme aujourd'hui et nécessitant un jour que
j'oublie. Adieu, Adieu



85

Val Riche. Mardi 10 Sept^{er} 1855
8 heures

Voilà donc enfin la bataille de
Malakoff et le grand Redan pris. On m'a
fait dire hier au télégraphe qu'une dépêche
télégraphique venait de l'annoncer, "nous des-
pêchez considérable, mais bien compenser par
le succès". Le courrier m'apportera tout à l'heure
la dépêche. La place tombera-t-elle toute entière ?
Et si elle tombe, où passera la guerre ? Nous
verrons. En tout cas, je suis convaincu que nous
ne sommes pas près de nous reporter.

J'avais hier chez moi un officier d'artillerie
qui arriva de Sebastopol où il fut tombé malade
du choléra. Il commandait une batterie à la
première grande et malheureuse attaque du 18
Juillet contre Malakoff. À l'heure où il était
bien chez moi nous ne savions pas la prise de
la Tchou, mais il y croyait, car pas plus tard qu'un
peu plus tard. Il parle très bien de l'armée
anglaise, officiers et soldats, et assez mal de
l'armée anglaise, mais seulement des soldats ; à
son avis les officiers anglais se conduisent
admirablement. Il a un peu d'action sur leur